



REVUE DE PRESSE

TOUS MES REVES PARTENT DE GARE D'AUSTERLITZ

Texte de **Mohamed Kacimi**
Mise en scène **Marjorie Nakache**



Studio Théâtre de Stains | 19, rue Carnot – 93240 STAINS
01.48.23.06.61 | www.studiotheatrestains.fr | contact@studiotheatrestains.fr

EXTRAITS DE PRESSE

La Croix – Le 27 novembre 2018 - Jeanne Ferney

Une ode à l'imaginaire sans angélisme, portée par des comédiennes admirables.

Figaroscope – Le 14 novembre 2018 – Armelle Héliot

La pièce est forte, bien composée, les personnages ont de l'épaisseur et une humanité touchante. À voir à Paris ou, un peu plus tard, au Studio Théâtre, havre de création...

Les Inrockuptibles – Le 7 novembre 2018 - Fabienne Arvers

Un réveillon en prison qui se finit en évasion par le théâtre : c'est le miracle de *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*. (...) Épatantes sont les actrices de Marjorie Nakache qui signe là son deuxième projet avec Mohamed Kacimi.

WebThéâtre – Le 3 novembre 2018 - Dominique Darzacq

C'est à l'humanité et la vitalité de ces femmes que la société enterre vives, qui, pour survivre, échapper au monde qui les éteint et les nie, trouvent la force de s'inventer d'autres mondes, usent du rêve ou de l'imaginaire comme moyen d'évasion, qu'il rend hommage à travers une partition subtile où le tragique et la douleur s'habillent de vive comédie. (...) C'est superbe et déchirant !

Le Figaro – Le 8 avril 2018 – Armelle Héliot

La pièce est subtilement menée et si les protagonistes passent par des états et des sentiments très différents, si elles sont tristes, désespérées, sans illusion, et en même temps d'une énergie débordante, si elles s'affrontent et se chamaillent, parfois, c'est la joie qui inonde le spectacle.

L'Humanité - Le 5 avril 2018 - Gérald Rossi

Dans *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, de Mohamed Kacimi, mis en scène par Marjorie Nakache, six femmes emprisonnées se créent un univers de survie. Une écriture sensible à partir de témoignages recueillis en maison d'arrêt. Drôle et émouvant avec des comédiennes sur le fil.

La revue du spectacle – Le 7 avril 2018 - Jean Grapin

C'est que les comédiennes sont pétulantes, explosives, subtiles. Elles s'emparent avec gourmandise et respect de leurs personnages : ces femmes, ces prisonnières. Elles osent aborder sans complexe, par une forme de réalisme pur, les différents tabous, préjugés et interdits qui enferment les femmes et plus précisément les êtres humains d'aujourd'hui dans des catégories et des archétypes.

Froggy's Delight – Le 1er avril - MM

En retraçant leurs angoisses, leurs peurs, leurs confidences et leurs espoirs informulés, Mohamed Kacimi traite sans diatribe polémiste de la discrimination sexiste, du machisme, de l'inégalité, de la violence et de la religion.

Ubiquité Cultures – Le 16 avril - Brigitte Rémer

Elle [Marjorie Nakache] fait à Stains un travail exemplaire, s'engage avec intelligence et creuse son sillon. Elle transmet son énergie à ses équipes et donne ici avec réalisme et sans pathos, des vibrations qui passent par les actrices qu'elle dirige avec un grand professionnalisme. Sur le plateau dans le rôle de Barbara, elle partage avec chaleur et attention les hauts et les bas des personnages, ces femmes en détresse, de l'autre côté du mur.

Bondy Blog – Le 9 avril 2018 - Fatma Torkhani

À travers cette création originale, Marjorie Nakache semble s'amuser avec les codes de la mise en scène théâtrale. En effet, entre théâtralité et distanciation, plusieurs mises en abîmes sont opérées. Tandis que les comédiennes devant nous jouent des rôles de composition, les personnages des prisonnières insistent également sur le fait qu'elles-mêmes jouent d'autres rôles que leurs propres vies.

Sceneweb.fr – Le 2 avril 2018 - Anaïs Héluin

Loin d'idéaliser la prison, Marjorie Nakache et Mohamed Kacimi en disent les douleurs, mais sans se focaliser sur elles. Comme leur titre l'indique, il y a aussi beaucoup de rêve dans leur pièce. De ceux qu'on fait juste avant le réveil, laissant souvent des sentiments mitigés. Un mélange de joie et de peine. La force du collectif et le pouvoir de la langue, vive et pleine d'inventivité, dessinent ainsi une perspective certes semée d'embûches, mais aussi d'espoir. De jeu et de littérature.

Seine-Saint-Denis Le magazine – Le 30 mars 2018 – Christophe Lehousse

Cette création, d'une grande justesse, est une réflexion douce-amère sur les conditions des détenues en même temps qu'un éloge de la puissance du théâtre.

Rue du théâtre – Le 30 mars 2018 - Cécile Strouk

Au-delà du sujet de l'enfermement dont il est question, la pièce de Mohamed Kacimi rend hommage à la lecture et au théâtre. Ces femmes, plus ou moins cultivées, en tout cas alphabètes, sont attirées par cet espace d'évasion psychique.

Les choix culture de « La Croix », cette semaine les femmes à l'honneur

Chaque vendredi, *La Croix* sélectionne le meilleur de la création. Cette semaine, les femmes sont à l'honneur.

Être une femme, en France et ailleurs, hier ou aujourd'hui. Ces jours-ci, les artistes rendent hommage au courage et à la détermination d'héroïnes célèbres ou anonymes. Elles ont connu la guerre ou la misère. Elles ont frappé sans relâche à des portes verrouillées. Elles ont imposé leur voix dans une partition où domine celle des hommes.

Coïncidence ? Probablement pas, à l'heure où des femmes de tous âges et de tous milieux sociaux réclament le respect et l'égalité. En violet pour manifester contre les violences sexuelles. En gilet jaune aussi, pour protester contre les injustices sociales.

► Au théâtre

L'art pour exorciser ses peurs. Enfermées en prison, les femmes imaginées par **Mohamed Kacimi** dans **Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz**, s'en remettent à la magie du théâtre, un soir de Noël. Revisitant la célèbre pièce de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, elles s'évadent quelques instants.

Au Studio Théâtre de Stains, Noël entre quatre murs

Les captives captivent

« *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* », le texte de Mohamed Kacimi mis en scène par Marjorie Nakache est de retour sur les planches du Studio Théâtre de Stains pour quelques représentations jusqu'au 2 décembre.



© Dragan Lekić

La distribution féminine de « *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* ».

Après une tournée triomphale au Théâtre 13 Seine à Paris et après le souhait de nombreux Stanois de voir ou revoir ce spectacle, Jamila Aznague, Gabrielle Cohen, Olga Grumberg, Marjorie Nakache, Marina Pastor et Irène Voyatzis reviennent sur les lieux qui les ont vus démarré cette aventure. Dans une maison d'arrêt,

des femmes sacrifient souvent leur promenade quotidienne pour quelques heures à la bibliothèque. Autour de la bibliothécaire, Barbara, se retrouvent, tous les jours, Rosa, Marylou, Zélie et Lily. Elles évoquent, dans la passion ou la querelle, leur quotidien, leur travail, leurs amours, leurs rêves ou leurs enfances. Un soir de Noël, elles ont

quartier libre. Elles préparent la fête et les cadeaux qu'elles doivent envoyer à leurs enfants. Avant minuit, débarque une « *primo arrivante* » Frida, arrêtée pour l'enlèvement de sa fille. Elle a été dénoncée au moment où elle achetait pour sa fille, Alice, le livre de la pièce d'Alfred de Musset : « *On ne badine pas avec l'amour* ».

Un texte simple, des mots forts et fragiles à la fois. L'alliance de la plume de Mohamed Kacimi et la touche artistique de Marjorie Nakache offrent aux comédiennes l'opportunité de scier les barreaux de la prison. Un travail fait de moments suspendus de douceur violente et attractive : une évasion collective sans armes, une plongée dans les âmes sensibles. • R.H.

Au Studio Théâtre de Stains, Noël entre quatre murs

Marjorie Nakache met en scène *Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz*, au Studio Théâtre de Stains. Une « tragicomédie carcérale » dans laquelle six détenues retrouvent un peu de la magie de Noël grâce au théâtre.

Tintement de clés, claquement de portes, cris stridents. Lumière blafarde, décor uniformément gris, atmosphère glaciale. C'est là, dans la bibliothèque d'une prison pour femmes, que Barbara, Rosa, Marylou, Zélie et Lily passent le réveillon. Une période heureuse pour beaucoup ; un jour maudit pour elles, privées de leurs maris, de leurs enfants, de leurs amis.

Qu'ont-elles fait pour être enfermées ? Certaines ont froidement tué, d'autres n'ont fait que se défendre, pour l'amour d'un enfant ou pour échapper à la violence d'un homme. Mais aux yeux de leurs familles, toutes sont devenues des monstres. Personne ne les appelle, rares sont ceux qui les visitent.

Le théâtre pour pousser les murs

Qu'importent les raisons de leur incarcération ; le véritable sujet de *Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz* est dans le titre : le rêve pour oublier un réel sans poésie, l'imagination pour recréer un peu de la magie de Noël, dans cette bibliothèque devenue leur seul refuge.

À lire aussi

En prison, « les femmes sont discriminées»



Ce soir-là, elles vont faire semblant. Jouer à être libres, à rire, à être heureuses. Badiner. Leur secret ? Musset. Le théâtre pour pousser les murs. Les tirades de Perdican et Camille pour s'évader. Réinventant la plus célèbre pièce de Musset avec leur langue à elles, des mots crus, des insultes, elles disent tout ce qu'elles s'efforcent de

taire. Et se libèrent, à l'image de cette rose qui orne l'affiche du spectacle, poussant entre les barreaux.

Une ode à l'imaginaire

Mise en scène par Marjorie Nakache – cofondatrice du studio théâtre de Stains, elle endosse également le rôle de Barbara, la bibliothécaire –, cette pièce de Mohamed Kacimi s'inspire de ses rencontres à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, où le dramaturge anime un atelier d'écriture. « Tragicomédie carcérale », *Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz* fait souvent songer à la série américaine *Orange is the new black*, centrée sur les tensions entre les différentes communautés de la prison américaine pour femmes.

On pense aussi à certains films d'Abdellatif Kechiche, en particulier *L'Esquive*, où des jeunes de banlieue répétaient *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux. Une ode à l'imaginaire sans angélisme, portée par des comédiennes admirables.

Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz, de Mohamed Kacimi.

Jusqu'au 2 décembre au Studio Théâtre de Stains (93). Rens. :

01.48.23.06.61., studiotheatrestains.fr

Kamel Bencheikh
Ecrivain**LES BLOGS**

"Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz" de Mohamed Kacimi: du très grand art !

Le décor est installé. Nous sommes bel et bien dans une prison pour femmes à la veille de la fête de Noël. Et pour être plus précis, à l'intérieur de la bibliothèque de la prison dirigée par Barbara. Dès le début de la pièce, Zélie nous raconte son rêve de la veille : elle monte dans un train à la gare d'Austerlitz pour aller à Nevers ou Dijon ou Brive. Face à elle, dans le même compartiment, un jeune homme qui ne songe qu'à l'approcher et faire sa connaissance.

Ce rêve, Zélie le raconte tous les jours à ses codétenues. Et Barbara de lui dire : "Eh bien ça fait deux ans et vingt-trois jours que tu fais le même rêve, deux ans et vingt-trois jours que tu prends chaque nuit le même train à la gare d'Austerlitz".

Elles sont cinq à vivre derrière les barreaux, sous les cris des corbeaux, à se raconter des joies intimes et de grands malheurs, pour se raccrocher aux moindres branches de la vie. Elles ne se livrent pas d'emblée. Chacune distille son secret petit à petit, avec lenteur, pour extraire du récit ce qui va attirer la curiosité et faire durer l'intérêt.

Chaque détenue raconte son parcours jalonné de misère sociale, de violence conjugale, de retrait de l'autorité parentale, d'agression sexuelle... La bibliothèque se laisse raconter les vicissitudes et les afflictions des femmes internées. Et leurs joies pour échapper à l'enfermement. Parce qu'il suffit parfois de mettre de l'imagination dans ce vécu carcéral pour sortir de prison : du Riesling 2011 dans des verres vides, des langoustines dans des assiettes aussi vides...

Frida, la dernière arrivée, encore sous le choc de la nouveauté, n'arrive pas encore à s'y faire. Elle prend tout au pied de la lettre. Et Barbara, toujours elle, de lui donner les conseils adéquats : "Écoute-moi bien, Frida, si tu tiens vraiment à sauver ta peau ici, si tu veux sortir vivante d'ici, t'as intérêt à jouer, à jouer tout le temps, comme nous... Nous jouons tout le temps..."

Cette pièce qui raconte la solitude, le déchirement, la tristesse des femmes enfermées, elles qui s'évadent de mille et une façons de leur prison. L'espoir n'est jamais loin lorsque l'on sait que les mots sont dirigés par Mohamed Kacimi et la scène par Marjorie Nakache. Nul chausse-trappe ni basse-manoœuvre quand les rêves, qu'ils partent de gare d'Austerlitz ou d'ailleurs, sont à ce niveau de beauté et d'inventivité.

Du grand, du très grand Mohamed Kacimi à consommer sans modération.



PAR ARMELLE HÉLIOT
héliot@lefigaro.fr



Mohamed Kacimi offre une éclaircie à ces femmes incarcérées : le théâtre va fondre sur elles avec Alfred de Musset comme invité inattendu.

ESPÉRANCES AU FÉMININ

AVEC «TOUS MES RÊVES PARTENT DE GARE D'AUSTERLITZ», MOHAMED KACIMI NOUS PLONGE DANS L'UNIVERS D'UNE PRISON DE FEMMES. MISE EN SCÈNE PAR MARJORIE NAKACHE QUI JOUE TRÈS BIEN ENTOURÉE, CETTE PIÈCE EST TÉMOIGNAGE ET ŒUVRE LITTÉRAIRE.



TOUS MES RÊVES PARTENT DE GARE D'AUSTERLITZ
THÉÂTRE 13 / SEINE
30, rue du Chevaleret (XIII^e).

TÉL. : 01 45 88 62 22.

HORAIRES : du mar. au sam. à 20 h, le dim. à 16 h.

DURÉE : 1 h 30.

JUSQU'AU : 18 nov., puis du 27 nov. au 2 déc. au Studio Théâtre de Stains (93). Tél. : 01 48 23 06 61.

PLACES : de 13 à 26 €.

Tous ceux et celles qui ont l'occasion de s'intéresser aux femmes en prison le savent : la solitude y est grande, la coupure avec l'extérieur, plus âpre. Souvent, les femmes, qui, pour une raison ou une autre, doivent purger une peine, voient leur condamnation aggravée par le fait qu'elles ne reçoivent que très rarement des visites.

Cela paraît d'une cruauté terrible. Mais c'est le premier fait qui a frappé l'écrivain Mohamed Kacimi lorsqu'il a dirigé un atelier à Fleury-Mérogis. Il l'a constaté dès le trajet en bus, depuis porte d'Orléans. À la troisième station, prison des femmes, personne ne descend...

C'est de cette expérience qu'il a tiré *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* (publié à *L'Avant-scène théâtre*, 14 euros), qui est la phrase d'une des protagonistes, Zélie (Jamila Aznague), une phrase qui dit les espérances simples, les espérances de départ, de voyage, d'horizons nouveaux. Mais les murs sont là...

DANS LA BIBLIOTHÈQUE. Mohamed Kacimi situe l'action de sa pièce un soir de Noël. Il en a passé, avec les femmes de Fleury, des Noëls en prison... Il sait de quoi il parle. Il s'appuie sur son expérience. Il ne vole rien aux femmes qu'il a côtoyées, mais il nous rend sensible leur formidable énergie et la capacité d'invention qui est le moteur de leur quotidien. Autrement, comment tenir ? Un soir de Noël, un soir dans la bibliothèque

que tient Barbara (Marjorie Nakache, qui signe donc la mise en scène), quelques femmes sont réunies, qui vont faire comme si elles partageaient un formidable repas ensemble... Il y a là Zélie, donc, mais aussi Lily (Olga Grumberg), Rosa (Gabrielle Cohen), Marylou (Irène Voyatzis) et enfin Frida (Marina Pastor), qui vient à peine d'être incarcérée. Rien de lénifiant, de doux, dans cette plongée au cœur d'une soirée exceptionnelle, plombée des règles de l'enfermement et des pensées contradictoires des unes et des autres. La culpabilité, le remords, la peur, le chagrin, le désir d'anéantissement, tout les traverse. Ce ne sont pas des anges, et de sourds conflits peuvent éclorer, et la solidarité n'est parfois qu'illusion...

Mais Mohamed Kacimi offre une éclaircie à ses personnages. Par l'heureux truchement d'un livre, le théâtre va soudain fondre sur ces femmes. Alfred de Musset est l'invité inattendu de cette fête, et chacune se prend au jeu, et chacune joue le jeu d'une autre vie, le jeu de la littérature.

Ce beau travail a été créé au printemps dernier au Studio Théâtre de Stains, un îlot d'art et de transmission qui doit sa vie, son rayonnement, à Marjorie Nakache, Xavier Marcheschi, Kamel Ouarti. La pièce est forte, bien composée, les personnages ont de l'épaisseur et une humanité touchante.

À voir à Paris ou, un peu plus tard, au Studio Théâtre, havre de création... ■

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz : le conte de Noël d'une prison pour femmes

Par  Jean Talabot | Publié le 13/11/2018 à 07:00

CRITIQUE - En racontant le quotidien d'une maison d'arrêt au féminin, Mohamed Kacimi livre une tragi-comédie «feel-good» et sociale sur la difficulté d'être une femme derrière les barreaux.

Tous les soirs, Zélie fait le même rêve. Monter dans un train gare d'Austerlitz et se faire accoster par un bel inconnu qui n'attend que de la rencontrer. Comme ses codétenues, la jeune femme se raccroche à ce qu'elle peut. Sur le plateau du Théâtre 13, transformé en prison par des plinthes lumineuses, elles sont cinq à chercher secours dans les livres.

Leurs illusions donnent sur la cour. Derrière les barreaux, il neige. C'est bientôt Noël. Dans la petite bibliothèque devenue microsociété en marge, on improvise un banquet à la hâte. Il suffit de remplir la vaisselle d'un peu d'imagination, de taxer quelques cigarettes aux bonnes sœurs de la chapelle, de détourner un carton de cadeaux.

Le texte de Mohamed Kacimi livre leur passif au compte-gouttes, sans que personne, surtout, ne leur ait rien demandé. Dans cette logique rousseauiste qui veut que ce soit la société qui corrompt, toutes, plus encore que les hommes, ont des circonstances atténuantes: violences conjugales, viols, garde d'enfant, misère sociale. Le tableau a beau paraître aimable, on ne peut accuser Mohamed Kacimi de complaisance: ces femmes-là, il les a bien rencontrées, au fil d'ateliers d'écriture donnés à Fleury-Mérogis. Une expérience similaire avait inspiré [l'excellent *Intra Muros* à Alexis Michalik](#), dans un tout autre genre.

Une féminité niée

Il est plus question ici de réalité carcérale au féminin. «On n'est plus une femme quand on est en prison», tonne l'une d'elles. «Tu vas oublier ton corps, ton sexe, tes seins». Les hommes ne viennent plus les voir. Une femme en prison, ce n'est pas logique. Pourtant, certaines y accouchent, d'autres s'y suicident. À défaut de maquillage, les détenues se poudrent le nez d'un trait de cocaïne, avalent cul sec de la gnôle faite maison. Puis filent sous la table à manger jouer au robot et à la poupée Barbie. L'équilibre est fragile. Menacé, même, par l'arrivée d'une sixième détenue, arrêtée alors qu'elle tentait d'enlever sa fille. Et pourtant, cette sororité bringuebalante va trouver son énergie dans la littérature et la mise en scène désordonnée d'*On ne badine pas avec l'amour* de Musset. On assiste aux tirades argotiques de Camille à Perdican comme à des scènes plus surréalistes encore comme l'accouchement d'un iPhone 5.

La mise en scène de Marjorie Nakache se libère rapidement du tableau documentaire pour laisser entrer un peu de féerie. Les six interprètes trouvent dans les blessures de leur personnage une lumière à apporter au collectif. Les mots, maladroits, les affrontements, inévitables, débouchent sur quelques instants de grâce. La fameuse magie de Noël, peut-être. Dans une ultime image, la neige dissout les barreaux. Avec cette vieille et belle idée, peut-être naïve, que la culture peut réparer les failles de la société. Pour Noël au moins, on veut bien y croire.

● «*Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*», au Théâtre 13 (Seine), 30, rue du Chevaleret (XIIIe)

Jusqu'au 18 novembre. Tél.: 01 45 88 16 30

Dans « Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz », Mohamed Kacimi dépeint avec une belle humanité l'univers de la prison pour femmes où l'on se joue de la réalité pour surpasser sa condition. A voir au théâtre 13, à Paris, puis à Stains (Seine-Saint-Denis).

Une prison pour femmes la veille de Noël. Cinq détenues vont passer leur réveillon dans la bibliothèque dont s'occupe Barbara. C'est leur refuge. Elles s'y croisent, s'y confient, y trouvent du soutien... Fugacement, "s'entrouvrent les carapaces forgées pour se protéger de l'enfermement, de la perte de sa féminité, de l'oubli des autres. « Ici, tu n'es plus une femme, tu es un trou de mémoire ».

On entrevoit furtivement les fêlures, ces failles qui les ont menées là, mais aussitôt les défenses naturelles se reforment. Frida, elle, débarque sans protection. Elle vient de tenter d'enlever son enfant dont elle avait perdu la garde. C'est le choc. Les filles l'accueillent, l'entourent, tentent de l'armer pour supporter au mieux la captivité, la conviant à leur banquet fantasmé, l'invitant à jouer, comme elles, à être « libres », « rassasiées », « amoureuses ».

« A ne pas être là ». Ici, gaîté, imagination, délires sont autant d'échappatoires pour surpasser sa condition. Frida a été interpellée en achetant un exemplaire d'« On ne badine pas avec l'amour » de Musset. Elles se lancent dans une scène...

Animant des ateliers d'écriture auprès de détenues, Mohamed Kacimi tire de son expérience un texte puissant, drôle et émouvant. Frappé par la solitude de ces filles, leur force vitale, la solidarité et l'humanité dont elles font preuve, il livre une pièce reflet d'une réalité où l'on passe du rire aux blessures les plus profondes, les plus intimes. Un coup de projecteur sur ces femmes à l'ombre que Marjorie Nakache (Barbara), cofondatrice du Studio Théâtre de Stains (Seine-Saint-Denis) met en scène avec des comédiennes merveilleuses de sincérité.

NOTE DE LA RÉDACTION : 4/5

« Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz », au Théâtre 13-Seine (Paris, XIIIe) jusqu'au 18 novembre, de 7 à 26 €. Puis du 27 novembre au 2 décembre au Studio Théâtre de Stains (Seine-Saint-Denis), de 8 à 11 €.

Se faire la belle

Un réveillon en prison qui se finit en évasion par le théâtre : c'est le miracle de *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*.

"Déjà qu'on est pauvres, si en plus on doit se priver." Voilà comment Zélie, Barbara, Rosa, Lily et Marylou accueillent Frida le soir de Noël pour sa première nuit à la maison d'arrêt en lui tendant un verre d'alcool distillé en cachette. Faire de la taule, c'est déjà pas drôle, mais pour une femme, c'est vraiment la double peine. C'est ce qui a marqué l'auteur Mohamed Kacimi lors des ateliers d'écriture qu'il anime depuis quelques années à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis : "J'ai vu comment la prison réagit sur les hommes. Elle les broie, les écrase et en fait des monstres. Elle les fait monter de plusieurs crans dans la hiérarchie de la virilité. Elle est tout le contraire pour les femmes. Elle les éteint. Elle nie leur féminité, leur corps et même leur maternité. Les femmes ne sont pas censées aller en prison, aussi personne ne leur rend visite."

Sous sa plume, cette nuit de Noël permet à chacune d'étoffer sa part de rêve en la partageant avec d'autres. Mieux encore, pour soulager le choc de Frida, brutalement séparée de sa fille à qui elle venait d'offrir *On ne badine pas avec l'amour* de Musset, les voilà qui s'improvisent actrices et se glissent dans la langue de l'auteur pour habiter leurs émotions. Epatantes sont les actrices de Marjorie Nakache qui signe là son deuxième projet avec Mohamed Kacimi dans ce Studio Théâtre de Stains qu'elle dirige depuis 1984. Un ancrage dans la cité qui avait déjà donné lieu, l'an passé, à l'aboutissement d'une splendide aventure, *Rêver peut-être*, pièce coécrite avec les habitants. Qui a dit que la banlieue est triste ? Elle est bel et bien le creuset de la solidarité. Qu'on se le dise... **Fabienne Arvers**

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz de Mohamed Kacimi, mise en scène Marjorie Nakache. Jusqu'au 18 novembre au Théâtre 13 / Seine, Paris XIII^e et du 27 novembre au 2 décembre au Studio Théâtre de Stains

Critiques / Théâtre

Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz de Mohamed Kacimi

par Dominique Darzacq

Paroles recluses



Dans la bibliothèque que gère Barbara (Marjorie Nakache), vont, viennent, passent ou restent un moment, Lilly qui ne supporte plus le boucan que font les corbeaux (Olga Grumberg), Zélie qui raconte ses rêves en boucle et qui partent tous de la gare d'Austerlitz (Jamila Aznague), Rosa qui cherche la salope qui lui a volé ses Nike (Gabrielle Cohen), Marylou arrivée depuis 48 jours, en quête d'une pince à épiler (Irène Voyatzis) qui obtient en réponse, « tu verras, il viendra un moment où tu oublieras ton corps, tu sentiras plus rien, ni ton ventre, ni tes seins, ni ton sexe. Tu deviendras comme les autres filles, un simple courant d'air ».

Détenues dans une maison d'arrêt, la bibliothèque est leur havre, leur espace de liberté où, entre colère et fatalisme, éclats de rire et larmes, elles échangent sur le quotidien carcéral et en même temps s'en évadent en évoquant leurs amours, leurs rêves, livrent par bribes des bouts de leur histoire, évoquent comme en passant, les circonstances qui les ont conduites en prison et effacées du monde, « quand une femme passe la porte de cette maison, elle n'existe plus, ni pour ses enfants, ni pour ses parents, ni pour son mec...t'es plus qu'un trou de mémoire ».

Ce soir c'est Noël. Elles ont quartier libre jusqu'à minuit et, histoire de se croire libres et ailleurs, s'activent à préparer un mirifique et imaginaire festin, arrosé des meilleurs crus lorsque surgit Frida (Marina Pastor), incarcérée il y a tout juste une heure pour avoir enlevé sa fille de 14 ans, Alice. C'est en lui achetant *On ne badine pas avec l'amour* que, recherchée, elle a été reconnue et dénoncée. Arrachée à sa fille, déboussolée par la brutalité qui lui est faite, Frida pète les plombs et veut mourir. Pour prévenir un geste désespéré, elles lui proposent de jouer une scène de la pièce de Musset et de l'envoyer filmée par iPhone à Alice. S'en suit un savoureux moment de théâtre dans le théâtre où elles se livrent par Camille et Perdican interposés, à une lecture décapante de Musset qui pour finir ne les laisse pas indemnes, « c'est un piège ce truc...plus tu avances, plus tu sens des trucs dans ta tête. C'est bizarre » déclare Rosa, reconnaissant à sa manière les vertus cathartiques du théâtre.

« Pour écrire sur le réel, il faut être à un pas de côté de la réalité, creuser un chemin de traverse » explique Mohamed Kacimi. Ce qu'il fait magistralement avec *Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz* pièce inspirée des ateliers d'écriture menés à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis. C'est à l'humanité et la vitalité de ces femmes que la société enterre vives, qui, pour survivre, échapper au monde qui les éteint et les nie, trouvent la force de s'inventer d'autres mondes, usent du rêve et de l'imaginaire comme moyen d'évasion, qu'il rend hommage à travers une partition subtile où le tragique et la douleur s'habillent de vive comédie.

De la simplicité du décor (Jean-Michel Adam), aux jeux de lumière (Lauriano De La Rosa), en passant par la bande son qui suggère sans pesanteur l'univers de la prison (Théo Errichiello) et la mise en scène toute en finesse de Marjorie Nakache, c'est l'ensemble de la conception scénique qui, à l'unisson de Mohamed Kacimi, fait judicieusement un pas de côté pour, loin de tout apitoiement, nous donner à entendre des paroles que la société cadennasse. Autant de voix superbement relayées par une distribution haut de gamme. Sous la baguette de Marjorie Nakache, les comédiennes s'emparent avec un rare bonheur de leur personnage qu'elles lestent, selon, de rêves secrets, de nerveuse impatience, de pudique détresse, voire de prime-saut et franche drôlerie, nous donnant ainsi à voir une micro-société bouleversante d'humanité. Lorsqu'à minuit, avant de regagner leur cellule, elles s'agglutinent pour, derrière les barreaux, regarder tomber la neige, elles nous en disent plus et mieux que n'importe quel reportage télé sur l'abandon et le désarroi du monde carcéral au féminin. C'est superbe et déchirant !

Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz de Mohamed Kacimi. Mise en scène Marjorie Nakache avec Jamila Aznague, Gabrielle Cohen, Olga Grumberg, Marjorie Nakache, Marina Pastor, Irène Voyatzis (durée 1h30)

Lauréate du prix Artcéna, la pièce est éditée à l'Avant-Scène Théâtre.

THEATRE

"Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz" de Mohamed Kacimi

Barbara, Rosa, Marylou, Zélie et Lily, ces cinq femmes s'apprêtent à passer la fête de Noël dans la bibliothèque de la prison d'arrêt – car ce sont des détenues. Et ces femmes (ces filles comme elles se nomment elles-mêmes) mettent en place une tactique en réaction à l'enfermement qu'elles subissent. Nous ne savons rien de la classe sociale à laquelle appartient les cinq « filles » ni pourquoi elles se sont retrouvées derrière les barreaux. Chacun des personnages joue un rôle qui l'éloigne de l'espace clos et des jours qui se répètent sans fin dans ce cadre aux frontières barreaudées.

Alfred de Musset donne l'occasion aux prisonnières de sortir d'elles-mêmes, le théâtre comme déversoir du trop-plein de la révolte intérieure, des pensées explosives, des rêves impossibles.

Sur scène, cinq filles auxquelles s'adjoint Frida qui, elle, parle de son passé : vacataire dans un lycée, « Plus d'appart, plus d'allocs... Je me réveille un matin, je suis à la rue... Le père tente un référé... Il demande la garde exclusive de la gamine, pour sa santé... Le juge ouvre à peine le dossier... dix minutes : pas de boulot, pas d'appart : pas d'enfant, madame... ». Frida filme le jeu de ses camarades en train de jouer On ne badine pas avec l'amour. Et donne des conseils pour interpréter Musset suivant un standard académique.

Il n'est pas question ici de décrire le caractère de chacune parce que chaque personnage passe délicatement par tous les états et tous les sentiments, de la colère à la joie, la tristesse, le désespoir...

Avec une énergie débordante qui fait de chaque rôle quelqu'un que nous avons connu personnellement tant la situation est réaliste. Le spectateur pris dans les mailles de la pièce oublie jusqu'au bruit des verrous, aux portes qui se ferment, des circonstances vécues par les différentes intervenantes.

Des actrices de haut vol, une mise en scène de Marjorie Nakache qui donne des frissons, un texte qui fait de Mohamed Kacimi un dramaturge incontournable...

Critique

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz

REPRISE / STUDIO-THÉÂTRE DE STAINS / DE MOHAMED KACIMI / MES MARJORIE NAKACHE

En 2011, Marjorie Nakache créait *Babylon City*, de Mohamed Kacimi, au Studio-Théâtre de Stains. La metteuse en scène et comédienne présente aujourd'hui une nouvelle pièce du dramaturge. Une plongée pleine d'humanité dans l'univers d'une prison pour femmes.



Il connaît bien le monde carcéral féminin. Depuis plusieurs années, Mohamed Kacimi anime un atelier d'écriture à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis. C'est à partir de cette expérience qu'il a écrit, suite à une commande de Marjorie Nakache, *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, texte conçu comme un hommage à ces détenues pour qui la réclusion représente souvent une forme d'anéantissement, voire d'effacement intime. « *J'ai vu comment la prison réagit sur les hommes, explique l'auteur. Elle les broie, les écrase et en fait des monstres. Elle les fait monter de plusieurs crans dans la hiérarchie de la virilité. C'est tout le contraire pour les femmes. Elle les éteint. Elle nie leur féminité, leur corps et même leur maternité.* » Tout ceci apparaît avec profondeur, mais aussi tendresse, pudeur et même drôlerie, dans le très joli spectacle qu'a créé, le 29 mars, la directrice artistique du Studio-Théâtre de Stains. Car malgré la gravité de son sujet, *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* ne s'enferme jamais dans le pathos ou le misérabilisme.

Six femmes qui jouent à s'inventer un monde

Mohamed Kacimi a en effet préféré envisager la captivité des six codétenues dont nous faisons ici la connaissance à travers le prisme de l'en-train et de la gaieté. Bien sûr, toutes sortes de difficultés et des souvenirs douloureux planent sur l'existence de Zélie, Rosa, Lily, Barbara, Frida et

Marylou. Il n'est jamais question de les occulter. Mais pour échapper à un quotidien qui pèse, ces femmes jouent à s'inventer un monde à la mesure de leurs rêves. Un monde dans lequel s'épanouissent des sentiments de joie et de liberté. Réunies, un soir de Noël, dans la bibliothèque de leur établissement pénitentiaire, elles organisent un réveillon à leur manière au cours duquel s'invite le théâtre de Musset. Une représentation improvisée d'*On ne badine pas avec l'amour* vient ainsi réinterroger leur rapport au réel et au présent... *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* révèle des beaux moments de vie en clair-obscur. Au côté de Marjorie Nakache (elle-même sur scène), Jamila Aznague, Gabrielle Cohen, Olga Grumberg, Marina Pastor et Irène Voyatzis confèrent une grande justesse à cette immersion en milieu carcéral. A travers elles, se dessinent, derrière les rires, les ambivalences et la mélancolie d'une humanité aux destins cabossés.

Manuel Piolat Soleymat

Studio-Théâtre de Stains, 19 rue Carnot, 93240 Stains. Du 16 au 19 octobre et du 27 novembre au 2 décembre 2018. Pour les représentations en soirée, navette gratuite A/R : à 20h au métro Porte de la Chapelle et à 20h15 au métro Saint-Denis. Durée de la représentation: 1h35.
Tél. 01 48 23 06 61. www.studiotheatredestains.fr

Dans une Maison d'arrêt de femmes, des prisonnières se retrouvent à la bibliothèque. Elles y évoquent leur quotidien, leur travail, leurs amours, leur enfance ou leurs rêves. Le soir de Noël elles ont décidé de faire une fête et de s'offrir des cadeaux quand survient une nouvelle arrivante. Elle veut emprunter *On ne badine pas avec l'amour* de Musset. Elle a été arrêtée alors qu'elle s'apprêtait à acheter ce livre pour sa fille qu'elle venait d'enlever après que la Justice eut décidé de la confier à son père. Pour la sauver du désespoir les cinq prisonnières vont lui proposer de jouer avec elle la pièce de Musset et de la filmer avec un portable pour l'envoyer à sa fille. Peu à peu elles se rendent compte que la pièce fait écho à leur propre vécu et elles vont glisser de la langue de Musset à la leur, celle des banlieues.

Marjorie Nakache, directrice artistique du Studio Théâtre de Stains qu'elle a cofondé en 1984, ancre sa programmation dans le monde d'aujourd'hui. Le racisme, les inégalités, le machisme, les difficultés des habitants de la banlieue, la violence sont souvent au cœur des pièces qu'elle monte. Elle poursuit ici le travail entrepris pour Babylon City avec l'écrivain Mohamed Kacimi. Les ateliers d'écriture qu'elle animait à la Maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis ont télescopé le travail que le dramaturge menait à Gaza sur le texte de Musset et cela a donné ce texte dans lequel Mohamed Kacimi fait entendre la voix de celles qui en sont souvent privées et que le théâtre libère.

Les six actrices sont enfermées par des rampes de fines lumières qui délimitent le sol et la porte. Les bruits que l'on entend sont ceux que l'on entend dans la prison, les portes claquent, les croassements des corbeaux résonnent au dehors de façon sinistre. Les six actrices s'emparent de la personnalité de ces six prisonnières. Marjorie Nakache est la bibliothécaire, dont on soupçonne qu'elle est là depuis longtemps, et qui a trouvé ce job pour s'échapper dans la lecture, le classement et la distribution des livres. Jamila Aznague est Zélie. Petite, vive, courant partout pour se faire entendre, elle raconte chaque jour le même rêve à Barbara, son départ dans un train en robe blanche et la rencontre d'un homme. Olga Grumberg est Lily qui a fini par étouffer son amant avec un oreiller pour qu'il cesse de la frapper. Marina Pastor hurle son désespoir d'avoir perdu sa fille. Irène Voyatzis est Marylou, celle qui n'a pas perdu l'espoir que l'homme qu'elle aime et qui lui a annoncé sa visite tienne parole et vienne. Elle sera Camille dans la pièce de Musset. Gabrielle Cohen est Rosa. Quand elle interprète le Perdican d' *On ne badine pas avec l'amour*, elle découvre que les mots de Musset ne sont pas vieux comme elle le pensait au début, mais qu'ils étaient dans son ventre et qu'ils la bouleversent car ils sortent d'elle.

Dans l'imaginaire commun la prison est un monde d'hommes, les femmes sont souvent oubliées de leurs amis, de leurs amants, de leur famille restés dehors. C'est la prison qui devient leur univers. Au gré des conversations on entend des échos de leur enfance souvent cabossée, de leur vie ratée et des raisons qui les ont menées là. Elles trouvent en elles de l'humour, de la fantaisie, des rêves qui leur évitent de sombrer et leur parole nous déchire.

Théâtre. Seul le cri des corbeaux rappelle la vie du dehors

GÉRALD ROSSI JEUDI, 5 AVRIL, 2018 HUMANITE.FR



La prison « broie les hommes, les écrase et en fait des monstres. Elle les fait monter de plusieurs crans dans la hiérarchie de la virilité. Elle est tout le contraire pour les femmes. Elle les éteint. Elle nie leur féminité, leur corps et même leur maternité » explique l'auteur, qui a professionnellement côtoyé les deux univers. A Fleury-Mérogis, des nuées de corbeaux ont élu domicile sur les tours de surveillance. Leurs croassements le disputent à la respiration du centre de détention. Bruits de portes, claquements secs, pleurs d'enfants... Car il y a une maternité, pour les jeunes mères incarcérées. La bande son est faite d'enregistrements réels.

Comprendre l'urgence du jeu

Les six femmes, qui sur la plateau, développent une soif de vivre magique, ont appris que pour ne pas sombrer dans la spirale qui conduit certaines à la mort, elles doivent se projeter dans un autre univers. Au delà des livres. Ainsi, le soir de Noël, se mitonnent-elles un fabuleux gueuleton, quoique un peu étrange, à partir de rien, pour ne rien servir dans les verres et les assiettes. Mais elle ont pris le chemin de cette résistance. Comme un bras d'honneur au désespoir, au dégoût de soi et des autres. Pour subsister, il faut conviction et imagination.

Dans cet enferment, où les visites sont rares, où mêmes les maris et petits amis se font désirer, victimes qu'ils sont (piètres excuses à répétition) de bien curieuses pannes de voiture, même la dernière des arrivées comprend vite l'urgence de ce jeu. Avec le soutien imprévu de *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset qui vient alors offrir un moment d'une intensité et d'un comique formidables.

Dans *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, de Mohamed Kacimi, mis en scène par Marjorie Nakache, six femmes emprisonnées se créent un univers de survie. Une écriture sensible à partir de témoignages recueillis en maison d'arrêt. Drôle et émouvant avec des comédiennes sur le fil.

D'abord, le cadre délimité par une sorte de fil jaune lumineux apparaît pour ce qu'il est. Gris et fermé. Les fenêtres qui laissent deviner des arbres, ne s'ouvrent pas. La porte dissimule un couloir, d'autres portes, vers d'autres lieux sans issue. Deux meubles se font face. Même couleur. Comme presque sans existence. La lumière, droite, glacée, marque aussi les limites physiques. Ensuite, la vie s'installe. Comme elle peut. Le lieu est une bibliothèque. Les lectrice des prisonnières. Mohamed Kacimi a écrit *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* à partir de témoignages qu'il a recueillis lors d'ateliers d'écriture dans le quartier des femmes de la prison de Fleury Mérogis, dans la région parisienne. (Publié aux éditions de l'Avant scène).

« Les filles », ainsi qu'elles s'interpellent, n'ont plus de passé. En fait, elles n'en parlent pas. Pourquoi sont-elles là, pour combien de temps, on ne le sait pas. Quand elles se livrent, c'est en confiance, entre quatre yeux. On n'en aura que des éclats. Ont-elles un futur ? sans doute. On n'en sait pas plus. A l'heure de la présentation de ce spectacle, certaines ont recouvré le chemin de la liberté. Pas de voyeurisme. Ni de sensationnalisme. L'écriture de Kacimi est ailleurs. Belle, vive, enjouée, précise, sensible. Ici, personne ne juge personne. D'autres l'on fait, au tribunal.

Dans cet enferment, où les visites sont rares, où mêmes les maris et petits amis se font désirer, victimes qu'ils sont (piètres excuses à répétition) de bien curieuses pannes de voiture, même la dernière des arrivées comprend vite l'urgence de ce jeu. Avec le soutien imprévu de *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset qui vient alors offrir un moment d'une intensité et d'un comique formidables.

Les comédiennes, Jamila Aznague, Gabrielle Cohen, Olga Grumberg, Marina Pastor, Irène Voyatzis et Marjorie Nakache, à qui l'on doit aussi la mise en scène, sont toutes justes. De fraîcheur et d'intelligence. En femmes solidaires vers un un but unique, celui de rester saines de corps et d'esprit. Avec *Des rêves partent de Gare d'Austerlitz* comme dit l'une. Mais ils peuvent partir de n'importe où. Grace aux romans aussi, et au théâtre. La prison prive de tout. Pas de l'imaginaire individuel. Ce 31 décembre, indique une dernière réplique: « il neige (...) on écoute juste le silence de la neige ». Sait-on qu'il peut faire autant de bruit dans les têtes ?



Armelle Héliot
8 avril 2018

Studio Théâtre de Stains : un modèle d'engagement

Par [Armelle Héliot](#) le 8 avril 2018 9h36 | [Réactions \(1\)](#)

Marjorie Nakache met en scène une pièce de Mohamed Kacimi, inspirée de son travail en prison auprès de détenues. Six personnages, portés avec autant d'intelligence que de sensibilité devant un public très ouvert.

De tous les lieux que l'on a eu l'occasion de fréquenter, au fil des ans, le Studio Théâtre de Stains, a toujours imposé sa personnalité forte sous l'impulsion de Marjorie Nakache, directrice artistique, metteur en scène, comédienne, de Xavier Marcheschi, écrivain, dramaturge, de Kamel Ouarti qui est le directeur administratif de la structure.

La beauté et le charme de ce lieu, pas très grand à ses débuts en 1984, a toujours agi. Aujourd'hui, l'ensemble est largement agrandi. Il y a des espaces de travail pour les ateliers, notamment, pour boire un verre ou dîner, des dégagements divers avec ouverture sur une pelouse, des livres à disposition, non loin de la Médiathèque de la ville, plus récente et toujours cette salle chaleureuse avec un excellent rapport plateau/public.

En ce moment, se donne un spectacle particulièrement intéressant, qui s'appuie sur l'oeuvre d'un écrivain de haute exigence. Une mise en scène de Marjorie Nakache elle-même, qui joue dans la pièce, entourée de cinq interprètes formidables.

Cette pièce de Mohamed Kacimi porte un titre merveilleux : "Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz".

C'est la phrase de l'une des détenues, Zélie, incarnée par une jeune comédienne issue du Studio-Théâtre de Stains, qui, entre autres travaux d'engagement tenace, forme des jeunes, jeune public, jeunes artistes. Elle se nomme Jamila Aznague.

Détenue, oui, car nous sommes en prison. Mohamed Kacimi, écrivain qui a quitté l'Algérie à l'orée des années 80, et qui depuis s'est affirmé dans plusieurs domaines d'expression, et notamment le théâtre, conduit des ateliers à Fleury-Mérogis dans la maison d'arrêt des femmes.

Son texte est le reflet des réalités souvent très cruelles qu'il a pu y observer, mais il traduit d'abord la formidable vitalité que les femmes peuvent déployer.

C'est une pièce de théâtre. Avec six personnages et un moment particulier : Noël dans le local de la bibliothèque. Cinq ont leurs habitudes et leurs codes, l'une vient d'arriver, et découvre, étonnée, les moyens de défense mis en oeuvre par les "filles" puisque c'est ainsi qu'elles se nomment.

Mohamed Kacimi excelle à donner de l'épaisseur à ses personnages, une vérité confondante.

Il est servi ici par l'engagement profond de Marjorie Nakache, metteuse en scène fine et imaginative, excellente directrice de jeu.

Dans un décor tout simple, avec ses murs indiqués par des traits de lumière, deux blocs de rayonnages bas pour les livres, une porte au fond, une table (décor de Jean-Michel Adam), Marjorie Nakache est Barbara, la bibliothécaire.

Costumes de Nadia Remond, lumières de Lauriano De La Rosa, son de Théo Errichiello, régie impeccable d'Hervé Janlin et Rachid Baha, le spectacle est accompli.

Ce soir là, outre Zélie, il y a Rosa, Gabrielle Cohen, autre interprète étonnante, formée notamment à Asnières, autre foyer précieux, tout comme Irène Voyatsis, qui est Marylou, très déliée et profonde, elle aussi.

Olga Grumberg, qui a déjà un parcours étoffé est Lily, et Marina Pastor, Frida, la dernière venue.

Autre photographie de Benoîte Fanton. Les jeunes femmes jouent une scène de Musset...

On ne détaillera pas ici tous les événements et comment se dessinent les caractères de ces femmes. La pièce est subtilement menée et si les protagonistes passent par des états et des sentiments très différents, si elles sont tristes, désespérées, sans illusion, et en même temps d'une énergie débordante, si elles s'affrontent et se chamaillent, parfois, c'est la joie qui inonde le spectacle.

Joie amère de bricoler avec la situation d'enfermement, la culpabilité, les remords, jusqu'à la désespérance. Mohamed Kacimi rend hommage à travers sa pièce, aux femmes qu'il côtoie en prison.

Mais il y a donc la joie, la joie du théâtre...qui conduit jusqu'à Musset...

On ne peut qu'admirer l'engagement artistique, la délicatesse avec laquelle les filles affrontent les situations les plus douloureuses, le rayonnement de leurs énergies ici indomptables.

Chaque interprète défend son personnage avec humanité, esprit, quelque chose d'espiègle par-dessus une sincérité bouleversante. Chacune est étonnante.

Devant le public nourri au fil des ans par le travail des responsables du Studio Théâtre de Stains, ce public large, contrasté, uni, un public magnifique où générations, origines sociales et géographiques se mêlent, c'est une soirée rare que l'on partage.

Dans *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, Mohamed Kacimi et Marjorie Nakache plongent dans le quotidien de femmes incarcérées.

≡ Anaïs Héluin

Pour décor, Mohamed Kacimi imaginait « une grande pièce blanche aux murs nus » avec, « au lointain, une large baie vitrée sans barreaux », donnant sur une forêt. Marjorie Nakache, de la compagnie Studio-Théâtre de Stains, opte pour un univers plus fermé. Délimité par un trait lumineux, avec deux étagères basses remplies de livres, le plateau est une esquisse de bibliothèque. Un lieu de culture recroquevillé. Presque clandestin. Dans *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, l'univers carcéral est abordé comme une expérience culturelle et sociale complexe. En lien, aussi ténu soit-il, avec le monde extérieur et celui du théâtre.

Zélie (Jamila Aznague), Rosa (Gabrielle Cohen), Lily (Olga Grumberg), Barbara (Marjorie Nakache) et Marylou (Irène Voyatzis) sacrifient leur temps de promenade pour se retrouver à la bibliothèque de leur lieu de détention. Pour y emprunter des romans, mais surtout échapper un moment à la solitude. Racon-

ter leur vie d'avant et rêver à celle d'après. La bibliothèque est un espace de résistance à l'effacement, de sociabilité et de réappropriation de la féminité. Les langues s'y délient, unies par un désir d'enchanter un tant soit peu l'univers carcéral. Ce qui, un soir de réveillon perturbé par l'irruption de Frida (Marina Pastor), arrêtée pour avoir tenté d'enlever sa fille, mène le petit groupe à se plonger dans *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset.

La pièce est nourrie par une expérience réelle de l'auteur. Celle d'ateliers organisés depuis plusieurs années à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, qui ont suscité chez lui le désir d'« écrire le réel ». Avec toutefois une part de fiction plus importante que dans les deux créations précédentes, interprétées par des non-professionnels.

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz ne documente pas la prison. Il ne met pas en scène ses corps ni ses paroles exactes, comme l'a fait par exemple Didier Ruiz dans *Une longue peine*, interprété

par des ex-détenus. Empreint d'un léger surréalisme et d'absurde, il pose davantage de questions qu'il ne fournit de certitudes.

Nakache et Kacimi adoptent le point de vue inverse de celui de François Cervantes dans *Prison possession* (2017), un seul-en-scène qui interroge la fascination et le malaise de l'écrivain intervenant en prison. Dès les premiers dialogues entre Barbara, détenue en charge de la bibliothèque, et les femmes qui lui rendent visite, leur rapport au jeu est évident. Chacune dans un registre – on passe du comique au tragique –, les protagonistes se livrent à des confessions très théâtralisées. Pour finir par s'approprier la pièce de Musset.

Subtilement, *Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz* suggère ainsi l'existence d'un lien profond entre les deux univers *a priori* étrangers qui y sont réunis. Et, plus largement, entre la société et ses marges. Le droit de dire, d'être ensemble et d'inventer des alternatives, suggèrent les six excellentes comédiennes du spectacle, appartient à chacun. ■

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz.
jusqu'au 13 avril
au Studio
Théâtre de
Stains (93),
01 48 23 06 61.
Également du 6
au 25 novembre
au Théâtre 13,
à Paris.

Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz : le théâtre derrière les barreaux

Si les ateliers théâtre donnés en prison expliquent en partie l'intérêt de nombreux auteurs et metteurs en scène contemporains pour le milieu carcéral, des raisons sont à chercher ailleurs. Dans les racines du geste théâtral. Dans ce qui le relie au monde et fait sa nécessité. *Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz* de Mohamed Kacimi, mis en scène par la co-fondatrice de la compagnie Studio-Théâtre de Stains Marjorie Nakache, en est la preuve. Comme les quartiers populaires, dont l'exploration lui a inspiré *Illumination(s)* et *F(l)ammes*, la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis où il intervient depuis plusieurs années a suscité chez l'auteur un désir d'« écrire le réel ». De « creuser un chemin de traverse » pour atteindre une part de la vérité des détenues. De leur solitude et de leur effacement.

Pour décor, Mohamed Kacimi imaginait « une grande pièce blanche aux murs nus », avec « au lointain, une large baie vitrée, sans barreaux » et donnant sur une forêt. Le choix de Marjorie Nakache est plus réaliste. Il suggère aussi davantage le lien entre théâtre et prison. Délimité par un liseré lumineux, avec deux étagères basses remplies de livres, le plateau est une esquisse de bibliothèque. Un lieu de culture à l'air recroquevillé. Presque clandestin. Zélie (Jamila Aznague), Rosa (Gabrielle Cohen), Lily (Olga Grumberg), Barbara (Marjorie Nakache), et Marylou (Irène Voyatzis) sacrifient leur temps de promenade pour s'y retrouver. Pour y parler littérature – un peu – et échapper un moment à réalité. Habitude perturbée par l'arrivée de Frida (Marina Pastro), arrêtée pour avoir tenté d'enlever sa fille.

Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz ne documente pas la prison. Il n'en restitue pas les corps ni les paroles exactes, comme l'a par exemple fait Didier Ruiz dans *Une longue peine*, en mettant en scène des ex-détenus. Bien que largement nourrie par des rencontres, la pièce de Mohamed Kacimi et Marjorie Nakache repose sur une fiction qui met le réel à distance. Non pour assurer le confort du spectateur, au contraire. Car le degré de cette distance n'est jamais défini une fois pour toutes. Chaque dialogue entre Barbara, détenue en charge de la bibliothèque, et les femmes qui se succèdent dans leur petit refuge le remet en question. De même que la scène de Réveillon qui suit, où toutes se mettent à jouer *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset.

D'autant plus délicat qu'il sert un sujet sensible, l'exercice de la mise en abyme est réussi avec brio par les six comédiennes. Avec un humour et une énergie qui les mettent à l'abri de tout didactisme et de tout misérabilisme. On repense à une réplique du début de la pièce, adressée par Barbara à Marylou qui attend la visite de son compagnon : « tu verras, il viendra un moment où t'oublieras ton corps. Tu sentiras plus rien, ni ton ventre, ni tes seins, ni ton sexe ». N'est-ce pas de l'art de l'acteur qu'il est question ici, autant que de l'amenuisement de la féminité en prison ? De même lorsqu'elle précise sa pensée, affirmant que « quand une femme passe la porte de cette maison, elle n'existe plus, ni pour ses enfants, ni pour ses parents, ni pour son mec » ? Qu'entre les barreaux « t'es plus une femme, t'es plus qu'un trou de mémoire » ?

Loïn d'idéaliser la prison, Marjorie Nakache et Mohamed Kacimi en disent les douleurs, mais sans se focaliser sur elles. Comme leur titre l'indique, il y a aussi beaucoup de rêve dans leur pièce. De ceux qu'on fait juste avant le réveil, laissant souvent des sentiments mitigés. Un mélange de joie et de peine. La force du collectif et le pouvoir de la langue, vive et pleine d'inventivité, dessinent ainsi une perspective certes semée d'embûches, mais aussi d'espoir. De jeu et de littérature.



bondyblog

Fatma Torkhani
Avril 2018

À Stains, une pièce pour rendre visibles les femmes en milieu carcéral

Par [Fatma Torkhani](#)
Le 09/04/2018

À l'affiche au Studio Théâtre de Stains, "Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz", est la nouvelle création originale de Marjorie Nakache. À travers le texte de Mohamed Kacimi, la pièce met en scène six femmes détenues en maison d'arrêt, la veille de Noël. Une plongée dans le quotidien de ces détenues encore invisibles et victimes d'un tabou encore ancré

Qu'est ce qu'être une femme en prison aujourd'hui en France? Voici une question qui peut soulever bien des fantasmes. Ce sont justement ces derniers que la comédienne et metteuse en scène Marjorie Nakache et l'écrivain Mohamed Kacimi tentent de déconstruire tout au long de leur nouvelle pièce «*Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz*». Sur la scène du Studio-Théâtre de Stains, nous découvrons un bout de la vie carcérale de cinq femmes : Zélie, Rosa, Lily, Barbara et Marylou. La rencontre avec les spectateurs se fait sur une scène épurée : en guise de seul mobilier, une bibliothèque avec quelques meubles remplis de livres. L'espace est délimité par un fil de lumière et les projecteurs placés tout en haut du théâtre viennent rappeler au spectateurs les barreaux de la prison au début et à la fin de la pièce. Ces cinq jeunes femmes très différentes par leurs personnalités et leur parcours partagent tout. Elles se racontent leurs secrets, leurs rêves et vont alors partager le dîner de Noël avant d'être rejointes par une nouvelle détenue : Frida.

Inégalité femmes-hommes jusque dans la prison

« *Tous nos rêves partent de la gare d'Austerlitz* » nous donne à comprendre plusieurs éléments de la vie des femmes dans le milieu carcéral. C'est le cas à travers le personnage de Marylou, qui cherche une pince à épiler et du rouge à lèvres. En prison, une femme n'est pas censée prendre soin d'elle, ni se sentir jolie. Elle est simplement priée de rester un corps emprisonné derrière des barreaux qui attend sa sortie. Nous sommes également confrontés à la solitude et l'isolement de ces femmes face au monde extérieur. Marylou qui s'est démenée à chercher un rouge à lèvres pour plaire à son petit copain, finit par apprendre qu'il ne vient pas lui rendre visite. Ce qui vaut cette réaction incessante des autres femmes : « *Les hommes ne viennent jamais ici* ». C'est l'observation faite par Mohamed Kacimi qui depuis plusieurs années, mène des ateliers d'écriture à la maison d'arrêt pour femmes de Fleury-Mérogis : les femmes en prison reçoivent très peu de visites contrairement aux hommes. Pour cause : elles souffrent d'un regard beaucoup plus sévère de la part de leurs proches mais aussi globalement de la société. L'inégalité entre hommes et femmes va d'ailleurs jusqu'à se faire ressentir à l'intérieur de l'intimité des cellules : on apprend grâce à la pièce que les femmes n'ont pas le droit aux chaînes pornographiques contrairement aux hommes. Elles sont également exploitées par de grandes enseignes dans des ateliers de travail pour leur permettre d'acheter de la nourriture en prison. L'exemple cité dans la pièce est celui de la marque d'habillement, H&M. Le racisme est également abordé quand le personnage de Rosa révèle qu'elle est à moitié kabyle ce à quoi Barbara lui répond : « *Les kabyles c'est des arabes light !* » histoire de rassurer les autres. En effet, Marjorie Nakache nous explique qu'à Fleury Mérogis, les femmes sont logées par étage selon leurs origines.

Malgré tout, dans ce contexte difficile et contraignant, c'est l'entraide et la solidarité qui prévaut entre ces femmes. Ainsi, à peine arrivée en prison, Frida se voit entourée des cinq protagonistes qui lui proposent de jouer et d'enregistrer la pièce préférée de sa fille. « *On ne badine pas avec l'amour* », d'Alfred de Musset.

« Jouer à être libre »

À travers cette création originale, Marjorie Nakache semble s'amuser avec les codes de la mise en scène théâtrale. En effet, entre théâtralité et distanciation, plusieurs mises en abîmes sont opérées. Tandis que les comédiennes devant nous jouent des rôles de composition, les personnages des prisonnières insistent également sur le fait qu'elles mêmes jouent d'autres rôles que leurs propres vies.

En cette veille de Noël, les six prisonnières mettent en scène leur propre spectacle. Un spectacle dans lequel elles ont le droit à un festin qu'elles imaginent fait de langoustines et de grands crus. A travers la pièce de Musset, le jeu de séduction entre Perdican et Camille résonne en elles. Elles n'hésitent pas à se l'approprier avec leur propre langage, ce qui fait beaucoup rire les lycéens présents dans la salle ce jour-là. Mais finalement, cet univers du dramaturge du XIXe siècle qui semble si loin de leurs vies, finit par soulever chez elles une réalité à laquelle elles veulent échapper. Alors que Musset dans sa pièce affirme que « *les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées* », ces prisonnières comme les autres nous prouvent le contraire. Elles sont alors comédiennes de leur vie, l'enjolivent et se battent à leur manière contre la fatalité de leur destin.

« Cette pièce en plus d'être un hommage à la littérature, elle est dédiée à ces femmes. J'espère, qu'un jour, on pourra la jouer devant elles »

« *Tous mes rêves partent de la gare d'Austerlitz* » est la deuxième collaboration entre Marjorie Nakache et Mohamed Kacimi après « *Babylon city* », une pièce qu'ils ont créée ensemble en 2011. Les ateliers d'écriture de Mohamed Kaci à la Maison d'Arrêt des Femmes de Fleury-Mérogis ont nourri ce projet. De son côté, Marjorie Nakache avait envie de travailler autour de la thématique des femmes. Dans le même temps, Mohamed Kacimi travaillait Musset à Gaza. C'est donc à partir de tous ces éléments que la pièce a fini par voir le jour. Les éléments sur la vie des femmes en maison d'arrêt, comme les 3 jours de douche par semaine ou l'interdiction d'avoir un miroir, sont rapportés par Mohamed Kacimi à travers la parole de véritables prisonnières qu'il a croisées durant ses ateliers.

« *Il s'agit avant tout de théâtre et on a la force de faire appel à notre imaginaire* », tient à rappeler Marjorie Nakache. « *J'ai vu des femmes économiser l'argent gagné dans les ateliers pour pouvoir s'acheter des livres. Cette pièce en plus d'être un hommage à la littérature, elle est dédiée à ces femmes. J'espère, qu'un jour, on pourra la jouer devant elles* ».

Fatma TORKHANI

"Tous mes rêves partent..." dans un imaginaire collectif... petite république éphémère...

"Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz", Studio-Théâtre, Stains (93)

Quel bel espace de liberté que cette bibliothèque là ! Dans "Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz" (mise en scène de Marjorie Nakache), l'auteur Mohamed Kacimi donne à partager les instants de liberté de Zélie, Rosa, Lily, Barbara, Frida, Marylou. Ce petit groupe d'amies qui se rencontrent à l'abri des regards, pour suivre un programme simple : rire, fumer, boire et rêver. Le spectateur partage leur vitalité, leur joie, leur gaîté.

La salle est un peu grise, elle est celle d'une prison, et les amies, au passé très chargé, sont des détenues condamnées. Provocatrices ou trop nature, extraverties, elles forment une micro-société où s'agglutinent toutes les tensions de la société contemporaine. La prison comme un chaudron. Le club bibliothèque comme exutoire. Qui prend très vite l'allure d'un club happening avant de se polir en club théâtre : découverte de l'œuvre d'Alfred de Musset aidant.

Les allées et venues des filles, leurs tempéraments, leurs petits vices et leurs gros soucis, les trafics qui passent sous les tables, les récits trop à durs à dire pour n'être pas enfouis profond, tout cela perturbe les opérations de récolement. L'ensemble prend la forme d'un vaudeville trépidant.

C'est que les comédiennes sont pétulantes, explosives, subtiles. Elles s'emparent avec gourmandise et respect de leurs personnages : ces femmes, ces prisonnières. Elles osent aborder sans complexe, par une forme de réalisme pur, les différents tabous, préjugés et interdits qui enferment les femmes et plus précisément les êtres humains d'aujourd'hui dans des catégories et des archétypes.

Chaque scène est l'occasion de les faire exploser au profit de véritables caractères animés par le sens de la justice et de la fraternité (pardon sororité). Grâce à leur action, les récits dormant dans les pages des livres, les désirs inavoués fusionnent dans un imaginaire collectif. Celui du théâtre, cette petite république éphémère.

Le spectateur ébloui assiste à l'apparition de vrais personnages contemporains, populaires, qui choisissent de dissoudre, par le rire partagé, les murs imaginaires. C'est ce chemin de la catharsis qu'ont choisi de suivre ces Scapins au féminin. Le spectateur applaudit très fort.

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003

RUE DU THÉÂTRE .EU



Cécile Strouk
30 mars 2018

Deuxième venue au Studio-Théâtre de Stains pour une création inédite de Mohamed Kacimi sur les histoires (réelles et intérieures) de six femmes en prison.

Nous avons découvert le charme du Studio-Théâtre de Stains (ancien cinéma) l'année dernière, à l'occasion d'une création poétique de Marjorie Nakache sur le rêve, directrice artistique du Studio de Stains. Nous y retournons cette année pour la retrouver comme metteuse en scène et comédienne. La pièce à laquelle nous avons assisté en ce début d'après-midi printanier fut imaginée à son initiative par le truchement d'une plume qu'elle aime, celle de Mohamed Kacimi. Elle a souhaité qu'il traite d'un sujet sensible : les femmes en prison, en l'occurrence celle de Fleury-Mérogis.

L'écrivain et dramaturge algérien s'est prêté au jeu avec « la nécessité de prendre en compte le réel pour créer », selon les dires de Marjorie Nakache. Sur scène, six personnages. Une galerie de femmes enfermées dans une « maison » qui se retrouvent chaque jour dans la bibliothèque tenue par Barbara (Marjorie Nakache, justement). Les délimitations de cet espace clos sont représentées par des néons aussi lumineux qu'infranchissables qui intègrent les frontières d'une porte, par laquelle les entrées et les sorties se font. Sur les côtés, deux rangements contiennent une masse de livres a priori uniformes et pourtant personnalisés par les comédiennes au cours de la pièce.

Au-delà du sujet de l'enfermement dont il est question, la pièce de Mohamed Kacimi rend hommage à la lecture et au théâtre. Ces femmes, plus ou moins cultivées, en tout cas alphabètes, sont attirées par cet espace d'évasion psychique. Même si la plupart n'y va que pour se plaindre ou se confier, elles finissent toutes par parler de livres. D'un livre en particulier, qui occupe une place primordiale lorsqu'arrive un sixième personnage propulsé là sans raison apparente, si ce n'est une chute sociale et une séparation forcée avec sa fille adolescente. Pour l'aider à se connecter à distance à sa fille, la troupe décide de revisiter un texte d'Alfred de Musset, « On ne badine pas avec l'amour », en désignant deux d'entre elles pour jouer les rôles de Camille et de Perdican. Elles décident de concert de filmer ces séquences avec un Iphone dérobé pour les envoyer ensuite à la descendance de la nouvelle détenue.

Un choix symbolique qui évoque les trois sujets au cœur de la vie de ces prisonnières. L'amour, avant toutes choses ; avec l'amour, le rêve ; et avec le rêve, la croyance. Pour ces femmes qui se considèrent comme des « trous de mémoire », elles ressentent la nécessité de croire en quelque chose : en la religion, en leurs rêves, en la puissance des mots, en l'humour. Et en ce dîner de Noël pantagruélique qui n'existe que dans un imaginaire collectif où le ravissement est de mise. Pour éloigner leur triste réalité. Qui d'ailleurs doit être tue. Voire tuée.

En filigrane, elles racontent chacune à leur tour - si ce n'est cette mystérieuse Barbara, bien peu bavarde sur elle-même - la raison de leur présence ici. Fait étonnant : elles sont toutes là « parce qu'elles n'ont rien fait ». C'est-à-dire qu'elles ont en effet commis un délit mais sans le vouloir. L'une a poignardé son violeur ; l'autre a étouffé un mari qui la battait ; une autre encore a arrêté la machine qui tenait en vie son mari accidenté. Bref, des victimes des hommes.

« Les femmes ne sont pas censées aller en prison », dit le texte. Affirmation qui laisse dubitatif : pourquoi ne sont-elles pas censées aller en prison ? Pourquoi la violence d'une femme serait-elle systématiquement liée à l'homme ? Pourquoi ne serait-elle pas possible dans un geste indépendant ? Ces interrogations soulèvent un point qui nous a gêné : une vision assez genrée des hommes, « menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels », et des femmes, « perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ». Deux citations de Musset qui semble être corroborées. Comme l'est aussi cette union hétérosexuelle, perçue comme le Graal : « Mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux ».

À l'exception de ce « genrage » excessif, la performance des actrices est réussie. Elles s'écoutent, dialoguent, s'engueulent, s'embrassent, déployant autant de force que d'humour. Nous retenons ces moments de théâtre dans el théâtre hilarants durant lesquels la pièce de Musset est interprétée via une large gamme de registres. Mention spéciale pour Gabrielle Cohen et sa grande aisance scénique.

Pour les Parisien.ne.s, sachez que la pièce reviendra sur les planches du Théâtre 13 en fin d'année. À vos agendas.

SCÈNES

Réservez : Spectacles à ne pas manquer

28/03/18 18h47



PAR
Fabienne Arvers

Abonnez-vous
à partir de 1€

***Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz*, de Mohamed Kacimi, mise en scène Marjorie Nakache.**



Ensemble, Mohamed Kacimi et Marjorie Nakache ont déjà créé *Babylon City* en 2011 au Studio-Théâtre de Stains. A l'époque, l'actrice et metteuse en scène avait passé à l'auteur commande d'un texte sur le racisme. Ils se retrouvent aujourd'hui avec un projet qui mêle l'écriture de Musset, celle des femmes emprisonnées à Fleury-Mérogis avec qui Mohamed Kacimi anime un atelier d'écriture depuis quelques années à l'initiative de l'association Lire c'est vivre.

Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz (du 29 mars au 13 avril au [Studio-Théâtre de Stains](#)) réunit cinq femmes incarcérées et une bibliothécaire. Frida vient d'arriver en prison, arrêtée pour l'enlèvement de sa fille sur dénonciation au moment où elle lui achetait la pièce de Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*. "Confrontée soudain à la réalité de l'enfermement et ne supportant pas d'être séparée de son enfant, Frida veut mourir. Pour la sauver, les filles lui proposent de jouer une scène de la pièce de Musset, qu'elles pourraient filmer clandestinement et envoyer à sa fille. Au fur et à mesure qu'elles avancent dans la controverse, sur l'amour et la religion, elles réalisent que la pièce fait écho à leur propres parcours et blessures, et finissent par se confondre jusqu'à se déchirer, en vrai, avec les personnages de Musset", indique Marjorie Nakache qui joue le rôle de la bibliothécaire.

Pour Mohamed Kacimi, cette pièce est aussi l'occasion de faire entendre celles qu'il côtoie régulièrement, souvent oubliées de tous : "L'atelier se déroule dans la bibliothèque. Les 'filles', comme elles s'appellent toujours, arrivent fatiguées de leur travail dans les ateliers. Pour écrire le réel, il faut être à un pas, à côté de la réalité. Ecrire ici, c'est creuser un chemin de traverse. J'ai vu comment la prison réagit sur les hommes. Elle les broie, les écrase et en fait des monstres. Elle les fait monter de plusieurs crans dans la hiérarchie de la virilité. Elle est tout le contraire pour les femmes. Elle les éteint. Elle nie leur féminité, leur corps et même leur maternité." Ce qui rend d'autant plus précieuse l'occasion qui est faite d'écouter ce qu'elles ont sur le cœur.



Comédie dramatique de Mohamed Kacimi, mise en scène de Marjorie Nakache, avec Jamila Aznague, Gabrielle Cohen, Olga Grumberg, Marjorie Nakache, Marina Pastor et Irène Voyatzis.

Fort de l'expérience acquise lors des ateliers d'écriture menés à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, le dramaturge **Mohamed Kacimi** a composé une superbe partition sur la sororité et la volonté de (sur)vivre des femmes incarcérées sans être laminées tant par l'enfermement que par l'institution carcérale.

Comme pour "*Babylon City*" 11286 sur le thème du racisme ordinaire écrit dans le même cadre de commande de **Marjorie Nakache**, directrice artistique du Studio Théâtre de Stains, et même si, en filigrane, sont évoqués des sujets tels ceux de la maternité et de la camisole chimique, Mohamed Kacimi ne traite pas du fond, que ce soit de la théorie pénologique ou du paradoxe pénitentiaire, mais de l'humain.

En effet, il indique dans sa note d'intention que "cette pièce se veut un hommage à ces femmes recluses, enfermées dans la plus haute des solitudes, souvent, trop souvent même, victimes de la violence des hommes, et qui, privées de tout, parviennent tout de même à réinventer un monde où elles jouent à ne manquer ni de liberté ni d'humanité".

Avec "*Tous mes rêves partent de Gare d'Austerlitz*", il propose donc un focus sur un petit groupe de femmes qui a élaboré une stratégie de résistance d'autant plus nécessaire que, reléguées du monde des vivants, elles sont oubliées de leur proches.

Un petit groupe particulier, composé de femmes adultes qui ne viennent ni de classes défavorisées ni d'une sociabilité délinquante dont le "crime" ne ressort pas à l'adolescence transgressive, à une sociabilité transgressive ou au grand banditisme.

En retraçant leurs angoisses, leurs peurs, leurs confidences et leurs espoirs informulés, Mohamed Kacimi traite sans diatribe polémiste de la discrimination sexiste, du machisme, de l'inégalité, de la violence et de la religion.

Ainsi Barbara, Rosa, Marylou, Zélie et Lily se retrouvent le soir de Noël à la bibliothèque devenue la bulle dans laquelle elles ont aménagé un espace de vie, de catharsis et de liberté qui passe par la parole, la lecture et le jeu, quasiment au sens de l'illusion théâtrale, pour faire semblant d'exister encore, pour exister peut-être encore demain.

Dans le décor sobre de **Jean Michel Adam**, deux tables-étagères de bibliothèque, seules les lumières de **Lauriano De La Rosa** et le bruit assourdissant des verrous signifient la prison, **Marjorie Nakache**, également au jeu dans le rôle fédérateur de la bibliothécaire, assure une mise en scène au cordeau de l'humanité, de l'émotion et de l'humour aussi qui twiste une partition qui use de différents registres, du drame au cocasse.

Elle est entourée de comédiennes aguerries, **Olga Grumberg** et **Marina Pastor**, et de jeunes pousses plus que prometteuses - **Irène Voyatzis** (celle qui est encore bloquée dans le traumatisme de la situation criminogène), **Jamila Aznague** (la warrior) et **Gabrielle Cohen** (la "rêveuse" du titre) - qui, avec elle, dispensent un percutant opus en forme d'uppercut qui va droit au cœur.



Stains Théâtre

Au théâtre de Stains, Mohamed Kacimi et Marjorie Nakache invitent à l'évasion

Jusqu'au 13 avril, le Studio Théâtre de Stains donne « Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz », pièce sur l'univers carcéral féminin. Cette création, d'une grande justesse, est une réflexion douce-amère sur les conditions des détenues en même temps qu'un éloge de la puissance du théâtre.

« Ici, t'es plus une femme, t'es plus qu'un trou de mémoire ». Des phrases sur la prison, qui claquent comme une clé dans une serrure, « Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz » en comporte plusieurs. Et malheureusement, ce ne sont pas que des phrases... « J'ai commencé à écrire cette pièce parce que j'intervenais depuis plusieurs années déjà dans un atelier d'écriture pour des femmes détenues à la maison d'arrêt de Fleury. J'ai voulu dire la solitude de ces femmes qui est en fait double : du fait de leur enfermement d'abord, mais aussi parce qu'à la différence des hommes, elles sont mises au ban de la société, personne ne veut les voir », explique l'auteur Mohamed Kacimi.

Voici donc l'histoire de Barbara, Marylou, Zélie, Lily, Rosa et Frida, six femmes en résistance, en repentance pour certaines, en souffrance pour toutes. Grave et en même temps malicieuse, la pièce joue admirablement bien avec toutes les questions que chacun se pose sur la prison. A commencer par la première d'entre elles : pourquoi sont-elles là ? Petit à petit, le spectateur reconstitue dans sa tête leur parcours de vie, comme le ferait un visiteur de prison. Excepté pour Barbara, bibliothécaire des lieux, femme forte mais secrète, dont on se demande si son humanité bien réelle ne cache pas un crime abominable. Pourquoi tant de mystère autour de ce personnage central et solaire, magistralement interprété par Marjorie Nakache qui signe aussi la mise en scène ? *« Une des règles en prison – et un personnage le dit d'ailleurs dans la pièce – c'est de ne pas demander pourquoi les gens sont là. Si la personne le dit, vous pouvez prendre sa confiance, sinon ce n'est pas à vous de creuser. Chez les femmes, ça marche encore plus comme ça. Avec Marjorie, on souhaitait donc laisser une part de mystère, il ne faut pas une traçabilité pour tout », souffle doucement Mohamed Kacimi.*



Bien rythmée et portée par des dialogues tour à tour forts et savoureux, « Tous mes rêves » évite tout voyeurisme pour parler des vrais sujets : la solitude de ces femmes, l'inégalité hommes-femmes qui se poursuit jusque dans la prison et la dureté des conditions de détention. On nous rappelle ainsi au fil des conversations que les détenues n'ont droit qu'à deux douches par semaine, que les chaînes érotiques sont interdites aux femmes ou encore que l'État sous-traite leur production au bénéfice de grandes multinationales de la mode tout en les faisant travailler 70 heures payées 50.

La religion - omniprésente - en prend aussi pour son grade, et cela vaut pour les trois monothéismes. « *Un Dieu qui s'occupe autant du cul des femmes, c'est pas un Dieu, c'est un obsédé* », balance ainsi Rosa à propos des multiples interdictions imposées aux femmes. Et Zélie, fervente catholique, doit bien admettre que sa foi sert parfois à légitimer de bien curieuses décisions quand les bonnes sœurs ultra-présentes en prison mettent la pression sur les jeunes détenues pour les empêcher d'avorter.

Mais même en prison – et c'est une des qualités de la pièce de le rappeler – la vie continue. Voilà ainsi que le soir de Noël, il prend l'envie à ces femmes de monter « On ne badine pas avec l'amour » de Musset. Et pourquoi cette pièce au juste ? « *Parce que ça parle magnifiquement bien d'amour et parce que Musset a été un des premiers à fracasser le dogme catholique et à dire : pour aimer, il faut passer par-dessus Dieu et l'Église* », estime Mohamed Kacimi. Mais qu'on se rassure : nos six détenues ne vont pas du tout gloser dans le silence de la bibliothèque qu'on leur a gracieusement prêté pour ce soir de Noël, elles vont jouer ce Musset et le jouer féroce. Sous la plume de Mohamed Kacimi, « On ne badine avec l'amour » devient ainsi « Faut pas jouer au plus finaud quand quelqu'un te kiffe » et on pleure encore de rire devant la performance de Rosa (Gabrielle Cohen) et Marylou (Irène Voyatsis) dans les rôles du fier Perdican et de la prude Camille. Forcément, cet exercice de transposer dans le langage contemporain un classique fait penser à « L'Esquive » de Kechiche où des jeunes sans habitude du théâtre s'aperçoivent en fait que Marivaux « leur parle ».

« *Si tu veux vraiment sortir d'ici vivante, t'as intérêt à jouer* », conseille d'ailleurs Barbara à la fragile Frida, confirmant ainsi que le théâtre est une bonne thérapie face à l'enfermement. Le repas de fête imaginé par les six convives en ce 24 décembre, la fontaine dans laquelle se baigne Perdican et peut-être même la neige qui s'abat comme un rideau sur la scène : tout cela est faux. Et rendu vrai en même temps, par le pouvoir de l'imaginaire. C'est sur cet éloge du théâtre que s'achèvent « Tous mes rêves partent de gare d'Austerlitz ». « *C'est un message qui nous va très bien, à nous théâtre de Stains, puisqu'on pense vraiment que la culture pour tous peut sauver ou en tout cas ouvrir les horizons* », souligne la co-fondatrice du Studio-Théâtre Marjorie Nakache. Par la puissance de son évocation et la justesse de son ton, « Tous mes rêves » abat le quatrième mur et les trois autres avec.

Christophe Lehoussé
Mars 2018